

Suzanne



Jacob

Photo : © Ludovic FREMAUX

Notice biographique

(Amos) Romancière, dramaturge, essayiste et poète, Suzanne Jacob fait ses études classiques au Collège Notre-Dame-de-L'Assomption de Nicolet en 1965, où elle a étudié le théâtre et la musique. Elle est récipiendaire du trophée de la meilleure auteure-compositeure-interprète du Patriote de Montréal en 1970 et, la même année, elle représente le Canada au Festival de Spa, en Belgique. Parallèlement à sa carrière de chansonnière, Suzanne Jacob mène une carrière d'écrivaine. Aux nombreux textes de chansons qu'elle a écrits, s'ajoutent des romans, des nouvelles, des pièces dramatiques pour la radio et la télévision. Avec son roman *Laur Laur*, elle a reçu, en 1983, le Prix du Gouverneur général du Canada et le Prix Québec-Paris. Elle a également obtenu le Prix de la revue *Études française* pour *La bulle d'encre* en 1997 et le Prix du Gouverneur général pour son recueil de poésie *La Part du feu* en 1998. En cette même année elle devient Porteuse d'eau avec la Coalition et écrit *l'Eldorado*. En 1999 elle présente son poème *l'Eldorado* devant les commissaires du BAPE de la Commission sur la gestion de l'eau au Québec

- 1979 - *Finaliste* du Prix du Gouverneur général, *La survie*
- 1983 - Prix Québec-Paris
- 1983 - Prix du Gouverneur général : romans et nouvelles de langue française, *Laur Laur*
- 1996 - Prix littéraires Radio-Canada

- 1997 - Prix de la revue *Études françaises*
- 1998 - Prix du Gouverneur général : poésie de langue française, *La Part de feu* précédé de *Le Deuil de la rancune*
- *Membre* de l'Académie des lettres du Québec



POÉSIE

Suzanne Jacob,
Outremont (Québec), pour
La Part de feu précédé de *Le Deuil de la rancune*
(Éditions du Boréal)

Suzanne Jacob traverse le feu dans un texte fait de vagues baroques : vagues de fond, incessantes, sonores, vaste soulèvement d'images. Surgit un monde d'éclatements, de ruptures, qui ravit par son ampleur, ses dérives et ses inventions. Suzanne Jacob pratique un art du risque, du bouleversement ouvert sur le monde. Une voix vient à nous, soulevée par le cosmos. Entre genèse et apocalypse. La désolation de la disparition. Ce livre d'une justesse remarquable, à la langue éblouissante, a fait l'unanimité du jury.

Suzanne Jacob se mouille devant le BAPE

lors de la Commission sur la gestion de l'eau au Québec

8 décembre 1999

Premièrement :

Ce n'est pas parce que je ne comprends pas.

Je comprends le français, donc je comprends :

"l'Arabie Saoudite", "l'Eldorado", c'est ici.

L'Eldorado, aujourd'hui, à l'heure qu'il est,

c'est notre chance, notre dernière chance,

de liquider -c'est le cas de le dire- notre dette.

C'est ça que je comprends.

Donc, ce n'est pas parce que je ne comprends pas

que je reste là sans bouger,

c'est tout simplement parce que je ne le crois pas.

Comment est-ce que je pouvais croire

qu'on allait raser les forêts avant qu'elles soient rasées ?

Aujourd'hui, elles sont rasées.

Aujourd'hui, il ne reste qu'une petite bordure de forêt

autour des lacs, au bord des routes,

autour des chalets.

Mais je n'arrive pas encore à y croire. Tu vois mon problème ?

Deuxièmement, l'eau :

Imaginons maintenant que je le croie avant que ça soit fait,

que je prenne le risque de croire

que ceux qui ont juré de s'occuper de nos affaires

sont en train de faire leurs affaires sur notre dos

sont en train de nous préparer par en dessous

une souveraineté déshydratée.

Si je me mets à y croire, à ça,

à une souveraineté sans héritage et sans descendance,

à une souveraineté sans autre loi que la loi des grosses poches,

à une souveraineté de la misère,

à un partenariat de porteurs d'eau,

alors là, aussi bien continuer comme on est parti là,

à être les premiers au monde dans la stérilité volontaire,

aussi bien aller se noyer

pendant qu'il reste encore de l'eau pour le faire.

Ou alors, troisièmement :

Il va falloir se décider à faire une petite guerre.

Mais nous, la guerre, même la plus petite, on n'aime pas ça.

Nous on aime mieux mourir avant la guerre qu'après.

Nous, on n'aime pas voir couler le sang.

Sauf que le sang, le sang de la terre, c'est l'eau.

Quand tu vas donner ton sang, tu le donnes

parce que tu es sûr qu'il va t'en rester.

Si tu prenais conscience

qu'on était en train de te pomper tout ton sang

et de ne pas t'en laisser,

tu hurlerais

avec la voix du sang,

avec le cri du sang, tu hurlerais.

Et tu ferais la guerre

même si c'était ton propre frère

qui essayait de vendre ton sang.